

jets de Sa Hautesse, non musulmans, sont tenus de mettre sur leurs bonnets, en guise de cocarde, un signe en argent indiquant leur rang et leur profession. C'est l'hôtel des monnaies qui vendra ce signe, et, comme il se réservera un honnête bénéfice, ce sera un moyen de lever une nouvelle capitation.

ÉTATS-UNIS:

— Il n'y a pas long-temps qu'un canon tiré par de maladroits artilleurs amateurs a crevé à New-York, et a blessé grièvement plusieurs personnes. Un journal américain entame ainsi le paragraphe où il rend compte de cet accident.

« Un de nos rédacteurs, qui a eu le bras gauche emporté, se trouvait par bonheur sur le théâtre de la catastrophe... Nous pouvons donc compter sur l'exactitude des renseignements que nous tenons de lui. »

LE PÈRE MARGALET.

Le héros de cette histoire est un vieux soldat, et la scène se passe pendant les premières années du règne de Napoléon. Toutefois, qu'on se rassure, ce n'est pas d'un épisode du temps de l'empire qu'il s'agit, mais tout simplement d'un souvenir d'enfance qui a été assez vif pour qu'il me fût impossible de le perdre, et qui me semble suffisamment intéressant pour être raconté.

C'était par une belle soirée de l'été de 1808 ou 1809, la date n'y fait rien ; nous étions tous réunis, père, mère, enfans, sur le large perron du château, attendant, en causant joyeusement, l'heure du souper, car, à cette époque, on soupaît encore dans les provinces. Le soleil disparaissait lent derrière les collines de la Côte-d'Or, et ses derniers rayons faisaient resplendir les beaux villages de la plaine, tandis que ceux de la montagne étaient déjà couverts d'ombres et de brume. Toute la contrée était animée par ce surcroît de mouvement et de vie qui précède toujours l'heure du sommeil des hommes et du repos de la nature. Pas un chemin qui n'eût son char rempli de gerbes, précédé de moissonneurs, la faucille sur l'épaule, et suivi de glanciers portant des bouquets mêlés de fleurs et d'épis ; pas un sentier, un buisson, une ruine qui n'eût sa voix d'enfant, son chant d'oiseau, son écho de bruit lointain. Ici, des génisses suivaient à pas lents les bords d'un fossé gazonné ; là, des agneaux se pressaient sur une route étroite en soulevant des flots de poussière. Puis, à mesure que ces mouvemens s'arrêtaient, que ces bruits cessaient ou s'éloignaient, nous entendions les cloches de huit ou dix villages qui rappelaient à leurs paisibles habitans que leur dernière pensée devait s'adresser à Dieu, pour le bénir ou pour l'implorer.

De tous ces villages, celui que nous habitions était sans contredit le plus riant, le plus riche, le plus peuplé. Au nord, il était borné par une vaste prairie que traversait dans toute sa longueur une petite rivière dont le cours était marqué par des plantations de saules et de peupliers ; au midi, il avait une large et sombre ceinture de forêts, au dessus desquelles on voyait dans presque toute son étendue la chaîne des Alpes dominée par le Mont-Blanc ; entre ces limites riantes et sauvages, il y avait des champs fertiles et des enclos de vignes entourés d'aubépine et plantés d'arbres fruitiers. Une partie du village était groupée autour de l'église, gracieuse construction du quinzième siècle ; l'autre s'étendait le long d'un chemin qui avait été autrefois la route de poste de Dijon à Châlons-sur-Saône. Il y avait encore çà et là des moulins et des hameaux, les uns bruyans sur les bords de la petite rivière, les autres silencieux à la lisière de la grande forêt. Quant au château, il était bâti sur le haut d'une petite colline, d'où l'œil pouvait embrasser l'ensemble de ce tableau, qui était à la fois gracieux et mélancolique.

— Il serait temps de fermer la grille, dit mon père en se tournant de mon côté ; il ne viendra plus de pauvres à cette heure, et le jardinier doit avoir fini d'arroser : va lui dire, mon fils, d'apporter les clés et de fermer pendant que nous sommes encore là ; toutefois ne le dérange pas, s'il est occupé.

Je courus au potager et je vis de loin le père Nicolas qui parcourait, tenant un arrosoir dans chaque main, une planche de petits pois qui paraissaient renaitre sous les deux gerbes brillantes dont on les couvrait. Je me gardai bien de l'interrompre dans sa besogne, car il aurait fort bien pu me recevoir avec une politesse un peu brusque, tant il avait d'amour pour ses chers légumes. Quant aux fleurs, il y tenait moins, et son indifférence à cet égard allait jusqu'à ne pas savoir comment elles s'appelaient. Quand on lui demandait le nom d'une plante du parterre, il avait l'habitude de répondre : Monsieur, ou mademoiselle, on y verra clair quand ce sera fleuri.

Cette réponse faisait notre bonheur à nous autres enfans, et nous nous amusions à nous l'adresser entre nous, à propos de tout ou à tout propos, je ne sais lequel est le mieux dit. Quoi qu'il en soit, je vins annoncer à mon père que Nicolas était encore à l'ouvrage.

— Eh ! bien nous attendrons, dit-il. Puis se tournant vers ma mère, il ajouta : — Je désirerais beaucoup, ma chère amie, trouver un vieux soldat qui aurait une petite pension à laquelle j'ajouterais quelque chose, et qui voudrait consentir à accepter le logement et la nourriture, à l'unique condition d'ouvrir et de fermer ma grande grille. Ne pensez-vous pas, vous mes enfans, que cela aurait un fort bon air, un invalide pour portier ?

— Nous fûmes tous de cet avis et moi plus que les autres, car je compris à l'instant que l'invalide me raconterait ses batailles et me ferait des sables de bois.

— En ce moment nous entendîmes le bruit d'un pas lent et régulier qui résonnait sur le sable durci de la cour ; le bruit se rapprocha graduellement, et avant que nous puissions nous communiquer nos conjectures, un militaire posa son

piéd poudreux sur la première marche du perron en haut duquel nous étions tous réunis, comme je l'ai dit en commençant.

— Le ci-devant compte est-il là ? demanda-t-il d'une voix joviale et familière. Je voudrais bien lui souhaiter le bonsoir.

— Mon père se leva et dit : Me voilà mon camarade ; que me voulez-vous ?

— Ce que je veux, morbleu ! vous serrer la main, et vous dire que je suis bien aise de vous voir de retour au pays, puisque j'y reviens aussi. Je suis bon gré à la nation, qui me donne mon congé, de vous avoir envoyé des passe-ports, et de vous réintégrer dans votre domicile. Capitaine, salut !

Un domestique, vint, un bougeoir à la main, nous annoncer que le souper était servi, nous mit à même de distinguer les traits et les détails du costume de notre singulier visiteur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, grand, vigoureux encore, et d'un extérieur vraiment imposant. Il portait cet uniforme des soldats de la république que notre célèbre Vernet a immortalisé : culottes de toile blanche, longues guêtres pareilles montant jusqu'au dessus du genou, habit bleu à revers blancs, en cœur, laissant voir le gilet ; petit chapeau à cornes surmonté d'un pompon de laine rouge, le briquet battant la cuisse gauche.

Il tenait son chapeau à la main, non par respect, mais parce que la soirée était chaude, et la lumière qui donnait en plein sur son visage nous laissa voir une peau hâlée sillonnée de rides, et une patte de moustaches noires comme on n'en voit plus que dans la garde nationale.

— Comment ! c'est toi, mon pauvre Margalet ! dit alors mon père en tendant la main au vieux soldat. D'où diable sors-tu ? je te croyais mort.

— Ma foi, capitaine (1), je devrais l'être, mais cela n'a jamais pu s'arranger ; j'aurais pu aussi devenir maréchal d'empire, malheureusement je ne savais pas signer mon nom, et je suis resté soldat. Maintenant j'ai mon congé, ma croix d'honneur qui me vaut deux cent cinquante francs ; je me suis dit : allons montrer et manger çà au pays, avec mes parens, s'il m'en reste encore ; chez mon capitaine, si la famille est désunte ! Et me voilà.

Tu es le bienvenu, mon ami ; va d'abord souper, ensuite repose-toi, et demain nous aviserons au moyen d'arranger ta vie comme tu l'entends. Quant à moi peu de momens avant ton arrivée, je parlais justement à mes enfans de mon désir d'avoir chez moi un vieux soldat, tu vois que nous sommes d'accord. Maintenant, bonsoir, mon brave ; l'on a appétit et à demain.

Mon père me dit alors à voix basse de conduire Margalet à l'office et de donner l'ordre qu'on le fit manger seul.

Quand nous fûmes de nouveau réunis à souper, nous fîmes mille questions à mon père sur Margalet, et alors il nous conta ce qui suit :

Pendant un de ses semestres, en 1774 ou 1775, il avait fait quelques recherches pour son régiment et Margalet se trouvait du nombre. C'était alors un beau garçon de 16 à 18 ans ; et en arrivant au corps il avait montré tant de bonne volonté et d'intelligence, que mon père l'avait pris en grande amitié et en fit son ordonnance. Plus tard, mon père ayant quitté son régiment pour entrer guidon dans la gendarmerie de Lunéville, il avait dû se séparer de lui ; mais avant de partir il l'avait recommandé à son meilleur ami, le marquis d'Apche, qui prenait le commandement et la propriété de sa compagnie. Depuis la révolution était arrivée, M. d'Apche avait émigré comme tous les officiers de son régiment, et mon père n'avait plus entendu parler de Margalet.

— Mais, continua-t-il, demain nous le ferons venir pendant le déjeuner et nous lui dirons de nous raconter le reste de son histoire. Si vous êtes sages, enfans, on vous permettra d'écouter.

Le lendemain, je me levai de meilleure heure qu'à l'ordinaire pour aller à la recherche de Margalet. Je Paperçus bientôt qui fumait sa pipe, assis sur le parapet d'un petit pont qui séparait la grille du château de l'avenue qui conduisait à l'église. Ses regards étaient fixés sur le village et deux grosses larmes brillaient dans ses yeux.

— Savez-vous, mon petit Monsieur, qu'il y aura trente-cinq ans au mois d'avril prochain que je n'ai vu ce clocher, me dit-il d'une voix qui voulait être insouciance, mais qui trahissait une profonde émotion ; et, depuis, combien de mes amis et de mes parens ont pris leur feuille de route pour l'autre monde ! Je viens de faire un tour dans le pays, et à toutes les portes où j'ai frappé, personne ne m'a répondu : *présent*. Tenez, voilà des moissonneurs qui viennent, je parie qu'ils ne me reconnaîtront pas.

Cela fut vrai ; ces gens me dirent bonjour en m'appelant par mon nom, mais aucun d'eux ne fit attention au pauvre Margalet, dont la figure se rembrunit encore ; puis tout à coup il se leva, secoua la cendre de sa pipe et marmotta entre ses dents :

— Au bout du compte, je m'en moque ; mon capitaine m'a reconnu, je n'en demande pas davantage, et, s'il y a encore des cabarets dans le village, je me serai bientôt fait des amis.

Alors il prit ma main et nous fîmes ensemble le tour du château, qui était aussi une nouvelle connaissance pour lui, car mon père l'avait fait bâtir à son retour de l'émigration. Margalet se permit quelques critiques, à ce que j'apprends, et il finit par me raconter à sa manière la bataille de Marengo, la mort du général Desaix, qu'il avait reçu dans ses bras au moment où une balle autrichienne termina sa courte et brillante carrière.

(1) Mon père était devenu général pendant l'émigration ; mais Margalet, qui ne connaissait que les grades donnés par Napoléon, ne l'appela jamais que capitaine, parce qu'il l'était avant la révolution.